

Le cri

Côme Lachapelle

Number 96, Winter 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14501ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lachapelle, C. (2003). Le cri. *Moebius*, (96), 25–29.

CÔME LACHAPELLE

Le cri

Depuis cinq jours, les femmes confinées à leur retraite forcée escomptaient toujours voir venir les hommes du Prince les délivrer de leurs tyrans.

Accablées par les vicissitudes de la vie, les récoltes incertaines, les levées d'impôt du Prince, les maladies sournoises, elles jouaient de malheur avec ces hommes descendus du Nord. Un Nord lointain qui frappait l'imaginaire de ces pauvres gens avec le récit des pires atrocités faisant écho à leurs peurs. C'était des géants blonds d'une force démesurée, encore sauvages, sans pitié et qui poussaient des hurlements à faire frémir sur leurs chevaux forcenés. Ils avaient déferlé sur le village comme un raz-de-marée, saccageant tout, tuant tous les hommes en âge de prendre les armes et violant les femmes. Embarrassés par ces corps abandonnés aux mouches répandant une odeur qui empoisonnait l'atmosphère, les barbares ordonnèrent aux femmes d'enterrer les morts dans le cimetière qui surplombait la rivière.

Ils festoyaient maintenant jusque tard dans la nuit, après avoir pillé sans vergogne le vin du village, les réserves, abattant les animaux pour leurs besoins ou par plaisir. On les entendait reprendre en chœur des chansons à boire. À d'autres moments surgissaient des rixes entre eux, mais la majeure partie du temps, ils s'empiffraient comme s'ils n'avaient pas mangé depuis une semaine et jouaient à des jeux sur des tables de fortune sur la place du village. Le chef s'était retiré dans une des maisons épargnées par le feu et la mise à sac avec deux ou trois femmes qui se prêtaient au rôle de servante ou à d'autres jeux plus déshonorants. Elles n'avaient guère le choix si elles voulaient avoir la vie sauve.

Prisonnières de visages fantômes qui avaient réveillé les peurs séculaires et jeté sur leur âme un voile de tristesse infinie, les femmes restaient prostrées, submergées de douleur. Elles marmonnaient des prières, des incantations, faisaient entendre des sanglots ou des couinements désespérés. D'autres qui avaient échappé à cette violence par miracle ou parce que trop vieilles s'organisaient avec les moyens du bord dans cette maison fermée et tenue sous bonne garde. Comme à l'habitude, les enfants couraient sur les étages en improvisant des jeux. À heure fixe, une des femmes attachées au service des guerriers venait leur apporter à manger, plutôt les restes de repas. C'était des conditions très précaires qui ne pouvaient durer. Elles désespéraient de voir un jour débarquer les hommes du Prince qui se terraient dans le château plus loin, tremblant de peur à l'idée d'affronter ces guerriers du Nord. Elles n'attendaient aucune clémence de ces barbares, personne ne serait épargné quand ils battraient en retraite, s'éloigneraient pour d'autres rapines, d'autres viols, d'autres meurtres.

Le cinquième jour déclinait peu à peu et les pleurs des enfants mêlés à ceux des femmes s'entendaient au loin comme une longue mélodie déchirante noyée dans la nuit des temps et se répercutaient de village en village où la sale guerre qui durait depuis toujours avait broyé les âmes sous le fer trempé des armes. Le chef aboya un ordre de l'autre côté de la porte où se tenait le garde. Il s'empressa d'aller le transmettre aux hommes en faction devant la maison des femmes, qui à leur tour, après avoir déverrouillé la porte, crièrent des mots gutturaux à faire hérissier le poil. Les femmes et les enfants mirent une sourdine à leur chagrin déchirant qui se mua sous la peur en une espèce de gémissement. Puis, un sommeil indulgent vint les cueillir, au bord de l'épuisement.

Au matin, alors que le soleil tardait à se lever, sous les lueurs rougeoyantes des nuages, et que tout le monde dormait à poings fermés, Marguerite, dont le père et la mère avaient péri au cours de la déroute du village, fila par une fenêtre sous le nez du garde ronflant haut et fort. Elle prit quand même le temps d'attraper un quignon de pain et un bout de fromage pour ses provisions de bouche,

sachant très bien que l'autre village était situé à une journée de marche. Soustraite aux assauts des belligérants par son jeune âge, elle marchait d'un pas alerte vers le gué en aval du village pour traverser la rivière sans attirer l'attention sur elle. C'était un petit détour qui faisait partie de son plan.

Elle n'avait soufflé mot à personne de son entreprise, encore moins à Laure, son amie, qui eût aussitôt fait de moucharder à sa mère pour l'empêcher de mettre à exécution son idée. Et puis Laure ne pouvait l'accompagner, elle avait peur de son ombre et se réfugiait dans les jupes de sa mère. Seule à la maison avec sa mère à l'époque, Marguerite avait eu tôt fait de comprendre les réalités brutales de la vie, tant par les difficultés de son père à subvenir à leurs besoins que par les responsabilités qui lui incombaient chaque jour pour aider sa mère malade à tenir maison. Son père parfois, au temps des récoltes, allait vendre ses produits au marché du village voisin et elle l'accompagnait derrière les cageots et les caissettes de fruits et légumes. Elle connaissait les prix et savait y faire pour ne pas se tromper quand un adulte cherchait à mesurer son habileté dans le décompte de l'argent. À la fin de l'après-midi, quand l'achalandage était plus clairsemé, son père partait faire des courses pour une heure, disait-il. Le temps d'aller vider une chope de bière, oui. De plus, d'autres marchands tout près, qui l'affectionnaient plus particulièrement, l'avaient à l'œil et après chaque transaction lui lançaient: «T'as bien compté tes sous, la p'tite.» Elle répondait poliment: «Oui madame, oui monsieur.» À la fin, elle les trouvait collants, la couvant des yeux d'un peu trop près, mais elle montrait un visage indulgent, affichant un sourire poli.

Elle n'en pouvait plus de supporter ces bonnes femmes qui se plaignaient sans cesse, le visage baigné de larmes, se rongeaient les sangs et remâchaient leurs doléances, tandis que les jeunes enfants geignaient toute la journée. Et cette odeur fétide qui lui prenait à la gorge, lui collait à la peau, même la fenêtre ouverte; non, elle en avait par-dessus la tête. Elle partirait en catimini de façon à ce que personne ne fasse obstacle à son projet. Sinon, mille et une raisons seraient invoquées pour l'empêcher

de fuir au petit matin, par les femmes trop peureuses, trop craintives comme des poules caquetantes. Elle allait se passer de leurs grimaces navrantes et de leur radotage inutile. Elle connaissait le chemin pour se rendre à l'autre village.

Elle marchait depuis des heures. Déjà près du petit ruisseau, non loin de la grande clairière derrière elle, elle avait fait halte pour s'abreuver et nourrir son ventre affamé. Puis elle avait repris sa marche forcée dans le chemin caillouteux jusqu'au haut de la colline, d'où elle dominait les environs, apercevant au loin le château du Prince et ses hommes couards, le petit village près de la rivière, les champs et la forêt à perte de vue.

Quand les visages de ses parents revenaient la hanter, elle ne les imaginait pas autrement qu'au ciel à la droite du Père. Ils la protégeaient du mauvais œil et lui viendraient en aide dans les tourments, aux moments difficiles de la vie. Ils étaient débarrassés du poids de la vie, comme lui disait souvent sa mère. Ils chantaient les louanges de Dieu et avaient enfin le loisir de se reposer en paix: «Que Dieu ait leurs âmes», dit-elle en se signant rapidement.

Elle promenait son regard plus loin sur la haute futaie dans laquelle le chemin traçait de longues boucles pour se perdre au milieu des arbres. Elle avait un peu peur, surtout des loups dont on racontait des histoires à glacer le sang dans les veines, mais son père, dans les échanges qu'ils avaient eus en cours de route vers le village voisin, se moquait bien de ces histoires pour passer le temps et jurait de n'avoir jamais vu un loup dans les environs. Il lui assurait d'autre part qu'à une autre époque, des battues gigantesques organisées par les populations avaient chassé à tout jamais les loups. La nuit se prêtait à la course d'autres animaux, disait-il, mais aucun loup ne se mêlait à eux.

Elle avançait toujours de son pas vaillant, malgré une certaine fatigue, et son cœur battait fort dans sa poitrine. L'espoir grandissant de voir venir à elle quelque chevalier à qui elle confierait son désarroi la soutenait dans son effort constant pour joindre le village voisin. Au galop, elle derrière lui, il ferait voler la poussière jusqu'au milieu de la place où elle raconterait tout. Puis, quelqu'un battrait le rappel.

Son allure précipitée dans les ornières du chemin si mal entretenues avait fait naître une douleur désagréable aux pieds. Marguerite retenait ses larmes en massant la partie endolorie. Entourée par la forêt profonde qui formait comme un arc de cercle au-dessus de sa tête, Marguerite éprouvait un sentiment d'étrangeté. Seule au monde désormais, elle pouvait s'étendre contre une grosse pierre là-bas, un peu plus loin et personne ne viendrait à sa recherche. Les animaux de la forêt ne respecteraient pas longtemps sa dépouille avant de mordre à belles dents dans cette chair tendre. «Pouah! Jamais!» dit-elle. Cela eut pour effet de lui fouetter les sangs afin de reprendre la route de sa démarche boitillante de canard esseulé. Sa fatigue grandissante lui tirait le visage, alourdissait son pas claudicant. De plus en plus désespérée à l'idée de tout le chemin qui lui restait à parcourir, elle serrait les poings comme en colère et pinçait les lèvres pour se donner du courage. Des bruits confondus aux murmures incessants de la forêt se pressaient contre elle, comme des voix mendiantes qui brouillaient ses pensées. Elle se bouchait les oreilles, mais rien n'y faisait, les voix glapissaient en elle, se changeaient en bourdon. Elle se mit à courir un bref moment, malgré les morsures de ses souliers. Elle n'y pensait plus, ces voix obsédantes allaient la rendre folle. Le tumulte grondait toujours, mugissait en un long crescendo. Soudain le faite des hautes futaies se cassa en deux en une longue révérence. Le soleil tout à coup libéré de son dais fastueux embrasa la scène d'une lumière incandescente. On aurait dit comme des langues de feu orangées se fusionnant au vert des longues branches chevelues en une danse trouble.

Marguerite avait terminé sa course éperdue. Elle se tenait toujours les oreilles et, d'une voix rauque d'épouvante, les yeux exorbités, le corps secoué de soubresauts, elle fit entendre un cri d'effroi insensé.